▶ LA POPULATION EST DEMANDEUSE ET LES BESOINS SE MULTIPLIENT AVEC L'AFFLUX DES RÉFUGIÉS ET LA CRISE ÉCONOMIQUE

••• déjeunent parfois avec leurs amis et les bénéficiaires car «l'idée n'est pas seulement de distribuer de l'aide mais c'est aussi d'assurer une présence et de l'attention, de partager un repas et un moment ensemble». Actuellement, l'Amicale fournit 300 repas par jour, dont 100 à 125 à des personnes qui font le déplacement au centre, le reste étant envoyé à domicile. Elle distribue également 300 sandwiches dans les écoles publiques à Nabaa et une fois par semaine de la nourriture à cinq ou six autres centres restos informels, gérés par des groupes de femmes dans les églises ou les quartiers qui cuisinent à l'intention des personnes démunies. Durant la guerre, on comptait 21 restos. L'Amicale ne cherche pas à soulager exclusivement les Libanais du fardeau du quotidien: nombreux sont les Irakiens et Syriens, venus au moment de l'exode, trouver un soutien auprès d'elle. Elle continue également à distribuer des médicaments tous les matins, à se mobiliser pour une famille qui a des difficultés à payer l'opération d'une petite fille, ou une autre qui ne peut rassembler les frais d'enterrement de l'un des siens. Elle fait appel aux donateurs fidèles, que ce soit en nature ou en financement: philanthropes ou fondations de grandes entreprises etc. Les dons peuvent prendre différentes formes: du cash mais aussi des pommes d'un verger, de l'huile de la montagne, des boîtes de conserve, du fromage, de la viande.

Le nombre d'initiatives informelles a diminué, les réseaux d'aide s'étant structurés au lendemain de la guerre. Les associations et ONG créées ont alors bénéficié des dons et financements européens, qui ont tari quelques années plus tard, pour reprendre au lendemain de la guerre de 2006 durant quelques années seulement. Sauf que les répercussions des guerres sont bien plus persistantes que la durée de l'aide internationale, contingente à l'évènementiel. «Le nombre de bénéficiaires par mois a drastiquement augmenté durant la guerre de 2006 et a continué crescendo», explique Sandra Klat, directrice de l'association qui soutient actuellement une vingtaine de milliers de bénéficiaires libanais, principalement dans Beyrouth et ses environs. L'association, qui avait commencé avec l'alimentaire, a élargi son champ d'intervention aux frais de scolarisation, de santé mais aussi au paiement des loyers, à la réhabilitation des logements. Elle a ouvert un centre d'accompagnement d'élèves en difficulté, l'éducation étant une des voies de l'autonomisation, ce que vise au final Bassma. Des stages de formation et des offres d'emploi sont proposés aux parents, dans ce même but, de même qu'un soutien psychologique, l'association cherchant à développer la «résilience et l'autonomie financière, morale et psychologique». Les profs de l'association sont des bénévoles venant d'établissements privés.

LE BÉNÉVOLAT. Sandra Klat souligne le rôle fondamental du bénévolat: Bassma fonctionne avec seulement 4 employés mais 12 000 heures de bénévolat, pour la plupart fournies par des lycéens et universitaires. Beaucoup d'autres associations ont également recours au volontariat, bien que sa nature ait aussi évolué, selon la jeune femme: «Les bénévoles ne restent pas longtemps; c'est un soutien ponctuel, il n'y a pas un engagement dans la durée comme à l'époque où nous avions fondé cette association; idem pour ce qui est de l'approche et la communication avec les bénéficiaires.

Si le bénévolat est avec le mécénat et l'aide internationale, un des modus operandi du secteur, le financement demeure un des soucis premiers des acteurs. La dynamique directrice de Bassma partage son expérience: «De 2006 à 2009, nous recevions des fonds de la Banque mondiale; mais l'aide étrangère est conditionnée et trop dépendante du moment, de contraintes bureaucratiques et d'agendas poli-

Orient: l'Arabie saoudite, l'Irak, la Syrie, le Soudan, la Mauritanie et le Liban se doteront ainsi d'une banque alimentaire. Au Liban, c'est autour de Kamal Sinno, homme d'affaires dans le commerce des jouets, que se formera le premier noyau de la Lebanese Food Bank, avec des collègues des métiers de la finance, du droit, de la logistique, etc. La banque alimentaire récupère la nourriture gaspillée auprès de restaurants et traiteurs pour les canaliser vers les ONG qui sont, elles, en contact direct avec les bénéficiaires. La pauvreté étant étendue à l'ensemble du territoire avec les pourcentages les plus élevés au Liban-Nord et dans la Bekaa, la Lebanese Food Bank ne peut répondre à tous les besoins. Une logistique bien plus importante serait nécessaire, au vu des normes de qualité et d'hygiène très strictes que l'ONG s'est fixée -elle ne dispose que de cinq camionnettes de livraison. Son activité se concentre surtout à Beyrouth et au Mont-Liban pour ce qui est des repas cuisinés. Pour pouvoir ratisser large, la LFB œuvre avec 70 associations et ONG sélectionnées qui connaissent le terrain et qui touchent environ 200 000 bénéficiaires. L'efficience de la distribution est assurée par des procédures de contrôle d'une grande précision.

Sami Hochar, co-fondateur de l'Amicale des Restaurants du Cœur, un des partenaires de la LFB, se dit «impressionné par le travail accompli par la LFB, par sa structure et son professionnalisme». L'Amicale des Restaurants du Cœur avait été fondée au début des années 80, pour accueillir l'afflux de Libanais déplacés, fuyant la guerre et les exactions et ayant tout perdu, comme les habitants de Damour et du Sud notamment. Antoinette Kazan, assistante sociale, les recevait dans un premier temps chez elle à Sin el-Fil. Avec les dames du quartier, elles cuisinaient et leur ouvraient les portes de leurs maisons où un repas leur était servi et où ils se retrouvaient autour d'une partie de tric-trac et prenaient un peu de distance de leur quotidien. Contacté par Mme Kazan, l'ancien président Charles Hélou leur facilitera par la suite l'accès à un local d'accueil octroyé par la municipalité de Sin el-Fil. Le provisoire devient permanent. La fin de la guerre ne s'accompagne pas de la fin de la misère: «Celle-ci a changé de forme», explique Sami Hochar. «Parfois, les bénéficiaires s'avèrent être des amis, des voisins; des gens ayant subi des revers de fortune du fait de la guerre et qui n'ont pas pu se remettre debout. Certains d'entre eux ne viennent pas au centre, la gêne étant forte; l'Amicale leur envoie les repas à domicile». Les fondateurs des Resto y •••

▶ LE BÉNÉVOLAT EST SURTOUT ASSURÉ PAR LES LYCÉENS ET LES UNIVERSITAIRES.

SOUTIEN RÉDUIT
Cette année, même les banques ont retiré ou réduit leur soutien et l'aide internationale est concentrée sur les réfugiés syriens.

▶ LA POPULATION EST DEMANDEUSE ET LES BESOINS SE MULTIPLIENT AVEC L'AFFLUX DES RÉFUGIÉS ET LA CRISE ÉCONOMIQUE

••• déjeunent parfois avec leurs amis et les bénéficiaires car «l'idée n'est pas seulement de distribuer de l'aide mais c'est aussi d'assurer une présence et de l'attention, de partager un repas et un moment ensemble». Actuellement, l'Amicale fournit 300 repas par jour, dont 100 à 125 à des personnes qui font le déplacement au centre, le reste étant envoyé à domicile. Elle distribue également 300 sandwiches dans les écoles publiques à Nabaa et une fois par semaine de la nourriture à cinq ou six autres centres restos informels, gérés par des groupes de femmes dans les églises ou les quartiers qui cuisinent à l'intention des personnes démunies. Durant la guerre, on comptait 21 restos. L'Amicale ne cherche pas à soulager exclusivement les Libanais du fardeau du quotidien: nombreux sont les Irakiens et Syriens, venus au moment de l'exode, trouver un soutien auprès d'elle. Elle continue également à distribuer des médicaments tous les matins, à se mobiliser pour une famille qui a des difficultés à payer l'opération d'une petite fille, ou une autre qui ne peut rassembler les frais d'enterrement de l'un des siens. Elle fait appel aux donateurs fidèles, que ce soit en nature ou en financement: philanthropes ou fondations de grandes entreprises etc. Les dons peuvent prendre différentes formes: du cash mais aussi des pommes d'un verger, de l'huile de la montagne, des boîtes de conserve, du fromage, de la viande.

Le nombre d'initiatives informelles a diminué, les réseaux d'aide s'étant structurés au lendemain de la guerre. Les associations et ONG créées ont alors bénéficié des dons et financements européens, qui ont tari quelques années plus tard, pour reprendre au lendemain de la guerre de 2006 durant quelques années seulement. Sauf que les répercussions des guerres sont bien plus persistantes que la durée de l'aide internationale, contingente à l'événementiel. «Le nombre de bénéficiaires par mois a drastiquement augmenté durant la guerre de 2006 et a continué crescendo», explique Sandra Klat, directrice de l'association qui soutient actuellement une vingtaine de milliers de bénéficiaires libanais, principalement dans Beyrouth et ses environs. L'association, qui avait commencé avec l'alimentaire, a élargi son champ d'intervention aux frais de scolarisation, de santé mais aussi au paiement des loyers, à la réhabilitation des logements. Elle a ouvert un centre d'accompagnement d'élèves en difficulté, l'éducation étant une des voies de l'autonomisation, ce que vise au final Bassma. Des stages de formation et des offres d'emploi sont proposés aux parents, dans ce même but, de même qu'un soutien psychologique, l'association cherchant à développer la «résilience et l'autonomie financière, morale et psychologique». Les profs de l'association sont des bénévoles venant d'établissements privés.

LE BÉNÉVOLAT. Sandra Klat souligne le rôle fondamental du bénévolat: Bassma fonctionne avec seulement 4 employés mais 12 000 heures de bénévolat, pour la plupart fournies par des lycéens et universitaires. Beaucoup d'autres associations ont également recours au volontariat, bien que sa nature ait aussi évolué, selon la jeune femme: «Les bénévoles ne restent pas longtemps; c'est un soutien ponctuel, il n'y a pas un engagement dans la durée comme à l'époque où nous avions fondé cette association; idem pour ce qui est de l'approche et la communication avec les bénéficiaires.

Si le bénévolat est avec le mécénat et l'aide internationale, un des modus operandi du secteur, le financement demeure un des soucis premiers des acteurs. La dynamique directrice de Bassma partage son expérience: «De 2006 à 2009, nous recevions des fonds de la Banque mondiale; mais l'aide étrangère est conditionnée et trop dépendante du moment, de contraintes bureaucratiques et d'agendas politiques. Orient: l'Arabie saoudite, l'Irak, la Syrie, le Soudan, la Mauritanie et le Liban se doteront ainsi d'une banque alimentaire. Au Liban, c'est autour de Kamal Sinno, homme d'affaires dans le commerce des jouets, que se formera le premier noyau de la Lebanese Food Bank, avec des collègues des métiers de la finance, du droit, de la logistique, etc. La banque alimentaire récupère la nourriture gaspillée auprès de restaurants et traiteurs pour les canaliser vers les ONG qui sont, elles, en contact direct avec les bénéficiaires. La pauvreté étant étendue à l'ensemble du territoire avec les pourcentages les plus élevés au Liban-Nord et dans la Bekaa, la Lebanese Food Bank ne peut répondre à tous les besoins. Une logistique bien plus importante serait nécessaire, au vu des normes de qualité et d'hygiène très strictes que l'ONG s'est fixée -elle ne dispose que de cinq camionnettes de livraison. Son activité se concentre surtout à Beyrouth et au Mont-Liban pour ce qui est des repas cuisinés. Pour pouvoir ratisser large, la LFB œuvre avec 70 associations et ONG sélectionnées qui connaissent le terrain et qui touchent environ 200 000 bénéficiaires. L'efficience de la distribution est assurée par des procédures de contrôle d'une grande précision.

Sami Hochar, co-fondateur de l'Amicale des Restaurants du Cœur, un des partenaires de la LFB, se dit «impressionné par le travail accompli par la LFB, par sa structure et son professionnalisme». L'Amicale des Restaurants du Cœur avait été fondée au début des années 80, pour accueillir l'afflux de Libanais déplacés, fuyant la guerre et les exactions et ayant tout perdu, comme les habitants de Damour et du Sud notamment. Antoinette Kazan, assistante sociale, les recevait dans un premier temps chez elle à Sin el-Fil. Avec les dames du quartier, elles cuisinaient et leur ouvraient les portes de leurs maisons où un repas leur était servi et où ils se retrouvaient autour d'une partie de tric-trac et prenaient un peu de distance de leur quotidien. Contacté par Mme Kazan, l'ancien président Charles Hélou leur facilitera par la suite l'accès à un local d'accueil octroyé par la municipalité de Sin el-Fil. Le provisoire devient permanent. La fin de la guerre ne s'accompagne pas de la fin de la misère: «Celle-ci a changé de forme», explique Sami Hochar. «Parfois, les bénéficiaires s'avèrent être des amis, des voisins; des gens ayant subi des revers de fortune du fait de la guerre et qui n'ont pas pu se remettre debout. Certains d'entre eux ne viennent pas au centre, la gêne étant forte; l'Amicale leur envoie les repas à domicile». Les fondateurs des Resto y •••

▶ LE BÉNÉVOLAT EST SURTOUT ASSURÉ PAR LES LYCÉENS ET LES UNIVERSITAIRES.

SOUTIEN RÉDUIT
Cette année, même les banques ont retiré ou réduit leur soutien et l'aide internationale est concentrée sur les réfugiés syriens.